

« Le fare fafard », Claude et moi

Claudine Potvin

Numéro 180, septembre–octobre 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, C. (2001). « Le fare fafard », Claude et moi. *Spirale*, (180), 46–47.

« LE FARE FAFARD », CLAUDE ET MOI

IL AURA fallu ma rencontre avec Ray Ellenwood lors d'un colloque et un bref échange sur la relation Ferron/Gauvreau pour que paraisse « Le fare fafard ». Au cours de cette conversation, je signalai à Ray avoir en main depuis plusieurs années quelques inédits de Claude Gauvreau (« Le fare fafard », suite de cinq poèmes). Son enthousiasme et sa curiosité m'ont vite convaincue qu'il était temps de rendre ces textes au domaine public. Après avoir communiqué avec le frère du poète et vérifié que ces proses poétiques n'avaient pas été publiées auparavant, et après en avoir discuté avec Marcel Olscamp, alors codirecteur de *Spirale*, Ray m'a fait part de l'intérêt exprimé par ce dernier à qui j'ai remis une copie de ces poèmes. Compte tenu tour à tour de l'éloge et de l'oubli qui ont marqué la présence et l'absence de Claude Gauvreau sur la scène littéraire québécoise, je souhaite grandement que leur publication agisse comme un rappel de l'écrivain.

Quant à la petite histoire qui me lie à ces poèmes, elle se résume à l'amitié qui nous a unis, Claude et moi, pendant les dernières années de son existence, soit de 1968 à 1971. J'ai connu Claude à l'époque de la *Hutte Suisse*, de la *Casa española*, des *Chants et Poèmes de la résistance* et de la *Nuit de la Poésie*. J'ai assisté avec lui à la première de *La charge de l'original épormyable*. Nous allions au cinéma, à la Place des Arts, au musée, et nous marchions pendant des heures du carré Saint-Louis à la rue Sherbrooke Ouest. J'étais en ce temps-là bien innocente et la figure mythique d'un être comme Gauvreau, démiurge, poète « inspiré », tenu pour fou, me fascinait. Je l'accompagnais donc ici et là et ses confidences ricochaient sur moi, sorte d'effet parapluie que ses larges épaules reproduisaient.

Dans son appartement de la rue Saint-Denis, Claude me racontait les automatistes, Borduas, les soirées mondaines de sa mère, la « beauté baroque » des femmes, la grandeur et la décadence de la poésie, la mesure de son écriture, la douleur tranchante du délire, l'abstraction. Entre la petite pièce exiguë remplie de piles de journaux et la salle à moitié vide qui servait d'entrée, il s'installait à son podium et y lisait des passages infiniment longs de ses fictions. Il disait ne pouvoir/vouloir écrire que debout, dominant de la sorte ses lecteurs invisibles. Pour une raison ou une autre, il revenait toujours aux « Boucliers mégalomanes ».

C'est à la suite d'un de ses nombreux internements dans une institution psychiatrique, Saint-Jean-de-Dieu je crois, que Claude m'a donné cette

Le geste de Claude m'a grandement touchée, d'autant plus que nous avons souvent parlé de son écriture dans le passé, écriture dont l'étran-



Encre n° 17 de Claude Gauvreau, 1954

CL G
1954

DR

série de cinq poèmes en prose intitulée « Le fare fafard » (que je ne retrouverai pas, à mon grand étonnement, dans les *Œuvres créatrices complètes*). L'auteur en reprendra le titre, avec une orthographe différente, dans la dernière composition de l'ensemble nommée « Le phare fafard ».

geté me confondait autant qu'elle m'attirait. Une certaine complicité créatrice s'installait entre nous deux et j'en étais ravie. Consciente du trouble qui habitait Claude — sous l'influence des médicaments, bien sûr, et des traitements médicaux reçus qu'il qualifiait de drastiques, Claude

affichait parfois des comportements plutôt chaotiques, voire délirants —, je n'en valorisais pas moins cette nouvelle entente entre le poète et l'étudiante. J'étais heureuse de le revoir malgré son anxiété, et impatiente de retrouver son discours de bouc récalcitrant. Finalement, son cadeau me faisait trébucher du coup dans la fiction littéraire.

Ce soir-là, commentant l'origine du « fare fard », Claude m'a alors confirmé avoir écrit ces textes lors de son dernier séjour à l'hôpital; de plus, il a mentionné que l'existence d'une infirmière, possiblement du nom de Fafard, aurait nourri son imaginaire et ses fantasmes érotiques. Je n'ai jamais vérifié l'existence de cette femme — et pourquoi l'aurais-je fait? — car je n'attachais pas beaucoup d'importance à ces « détails » qui m'amusaient plus

compte de ces circonstances, d'où ce commentaire d'ordre personnel qui vise plutôt à jeter un peu de lumière sur la parution de ces inédits.

À cette époque, l'institution littéraire québécoise ne savait trop que faire de Claude Gauvreau et de son écriture dite non figurative. Trop immense, trop déchainé, venu d'un temps et d'un espace que, même dans les années soixante, on lisait mal, le mégalomane amoureux fou d'une ombre, praticien d'une écriture « difficile », jugée « illisible », en quête d'une perpétuelle reconnaissance, repoussait les frontières d'une littérature presque uniquement centrée sur l'idéologie nationaliste. Jusqu'à un certain point, l'homme et l'œuvre s'inscrivent encore en grande partie dans la marge institutionnelle.

l'objet d'une étude critique de l'autre, enfin la mémoire même de Claude et parfois, l'oubli ou l'égarément. Lus et relus à plusieurs reprises, ces textes me parlaient de « déveines automatiques », pour reprendre l'expression du poète dramaturge dans « Paresse du tact ». À leur manière, ils ont accompagné, quoique beaucoup plus tard, ma propre recherche d'une écriture qui nierait l'anecdotique et ne se penserait qu'en termes de désir, et conditionné mon rapport au sens installé dans l'équivoque, et ce, malgré la transparence de certains décors que je m'acharnais à redessiner.

Chez Gauvreau, les mots volent et ne s'accrochent jamais bien longtemps à la phrase qui ne les retient qu'en apparence, tout comme ce moi fuyant qui se promène d'une ligne à l'autre : « moi est un criquet et mon innocence affrontée supporte sans mal une couronne de joncs quenouillards dont s'extrait en césarienne sacrée le symptôme bègual de la folie... » (« Corps-lacées »). Et puis, au cœur de la lettre, un corps de femme qui renvoie l'image d'une langue échevelée comme dans ces magnifiques lignes du « Phare fafard » : « les vagues du vin des nerfs sont des miroirs de peut-être aux déploiements du mystère de contours de chairs qui avouent la rose étirouille panthérante/le muguet hardi de clarté assaisonne l'amour des seins nocturnaux de son sel de dent / les nues d'encre caressent d'une dentelle veuve un corps de femme aux menutudes impérieuses qui est un jeu dont chaque carte est un baiser humide. »

Il y a, cela va de soi, autant de Gauvreau que de gens qui l'ont connu. Une fois l'histoire devenue mythe, le poète transformé en personnage, libre à tout un chacun d'inventer ou de recréer l'image. Peu importe que tous ces clichés correspondent ou non à la pièce que les lecteurs ou amis se jouent au théâtre de la mémoire ou à une réalité piégée d'avance. Dans le cas de Gauvreau, on pourrait affirmer que le corps est encore chaud, comme en témoignent les lettres et les hommages anciens et présents. Or, chaque fois que le rideau se lève sur le cadavre du poète, ne s'agit-il pas d'abord et avant tout de mettre en scène la puissance verbale d'une voix tonitruante qui brise ses harmonies au fur et à mesure qu'elle les crée?

Cet été-là, j'ai appris la mort de Claude à mon retour de Cuba et du Mexique. Je crois bien qu'il était trop tard pour l'enterrement. La poésie ne serait jamais plus tout à fait la même. Moi non plus. La nuit, je laissais glisser entre mes doigts ces quelques feuillets cherchant désespérément des indices de sa fuite. Le passage de Claude dans mon existence n'aura fait sens que dans sa figure de parenthèse vivante et je sais maintenant que si j'ai conservé ces textes si longtemps dans une chemise jaunie par les déménagements, c'est bien que son souffle y logeait et me ramenait à la beauté des jeunes femmes confrontées à la poésie, beauté que me renvoient sous forme de miroir ces deux vers de « L'urgence d'apparaître » : « Une beauté mugit comme des flots douloris / Sur les exaltations des muguettes les possédants possèdent la cime rose » (*Œuvres créatrices complètes*).

CLAUDINE POTVIN



Encre n° 29 de Claude Gauvreau, 1954

DR

qu'ils ne m'informaient. Si un nom et une figure avaient « inspiré » ces poèmes, une première lecture me permettait d'ignorer le référent puisque la page n'en conservait que le rythme et la couleur. Aujourd'hui encore, il n'y a pas lieu pour moi de faire une analyse de ces poèmes qui tiendrait

Mais pourquoi avoir attendu trente ans avant de divulguer ces textes? L'impression que ces poèmes ne regardaient que moi, de ne pouvoir me séparer d'un don que j'avais rendu exclusif, la sensation de posséder un secret et le plaisir d'en être seule dépositaire d'une part, l'intention d'en faire